Élites, médias et « opinion publique » : la Hongrie du début du XVIII^e siècle jusqu'à l'ère des Réformes

Mathieu Aubert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/essais/8023>

DOI : 10.4000/essais.8023

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2014

Pagination : 14-28

ISBN : 978-2-9544269-3-8

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Mathieu Aubert, « Élites, médias et « opinion publique » : la Hongrie du début du XVIII^e siècle jusqu'à l'ère des Réformes », *Essais* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 13 avril 2021, consulté le 15 avril 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/essais/8023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.8023>

Élites, médias et « opinion publique » : La Hongrie du début du XVIII^e siècle jusqu'à l'ère des Réformes

Mathieu Aubert

Les controverses ayant opposé Lajos Kossuth et István Széchenyi dans les années 1840 ont bien illustré la précocité de l'emploi de la presse et de l'édition dans le jeu politique hongrois durant l'ère des Réformes¹ et la période précédant 1848. Elles traduisaient aussi la nécessité de rassembler une « opinion publique » autour d'un projet politique et de ses promesses. La nature de cette opinion et de l'espace public qui la délimite reste cependant largement à déterminer : elle est tributaire des particularités des institutions politiques hongroises, comparables à celles de la Pologne mais intégrées à une structure Habsbourg plus vaste, aux prérogatives et pratiques très différentes.

Les considérations sur l'évolution de cet espace public sont indissociables de l'analyse des processus menant à la prise de décision politique. De longue date, les élites sociales traditionnelles avaient eu pour vocation d'assumer cette prise de décision. Au niveau local, cette prérogative s'était même affirmée avec la domination Habsbourg à partir du XVI^e siècle. En effet, cette domination parfois mal ressentie par la noblesse magyare s'appuyait sur une forme de compromis fluctuant, un consensus réaffirmé à chaque couronnement : la fidélité nobiliaire en échange du respect des règles héritées afin de maintenir cette élite en place². Durant le XVIII^e siècle et au début du XIX^e, la noblesse eut tendance à renforcer sur tous les plans sa position privilégiée. Elle demeurait certes un groupe très hétérogène³, mais cette prédominance limita fortement l'affirmation

1 *Stricto sensu*, cette ère couvre les périodes durant lesquelles se tinrent les Diètes nationales hongroises dans les années 1820 et 1830, à partir de 1825. Au sujet des Diètes, l'ouvrage de référence reste : Bérenger Jean et Kecskeméti Charles, *Parlement et vie parlementaire en Hongrie, 1608-1918*, Paris, Honoré Champion, 2005. Voir en ce qui nous concerne les chapitres 6 et 7.

2 Evans Robert John Weston, *Austria, Hungary, and the Habsburgs*, New York, Oxford University Press, 2006, p. 56-74. Cet accommodement est particulièrement bien illustré par l'attitude de la Diète hongroise lors de l'accession au trône de Marie-Thérèse en 1740.

3 Pour une présentation claire et synthétique de ce groupe social, voir Cadilhon François, *La Hongrie moderne*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2005, p. 111-128.

d'une bourgeoisie nationale, comme cela avait pu se produire ailleurs. Elle joua donc tour à tour le rôle d'élite sociale, économique, culturelle et politique, et ce malgré l'émergence discrète d'une première *intelligentsia* hongroise, plutôt issue de l'administration, fille du mouvement jacobin des années 1790. Cette dernière avait surtout œuvré dans l'ombre⁴. Ce relatif anonymat prenait fin avec l'émancipation politique que la nation hongroise connut dans la première moitié du XIX^e siècle. Les débats autour de la question nationale concernèrent de plus en plus de personnes tandis que l'évolution parallèle de divers moyens techniques permettait une diffusion plus importante des informations et des idées discutées par les élites politiques au sein des partis en formation⁵.

À défaut de la mise en place d'une « nouvelle » élite, contestée par l'historiographie, cet espace politique fut plutôt le lieu d'une transformation considérable d'une partie de l'élite traditionnelle et d'une modification de ses rapports à l'opinion, hors du tropisme autrichien, en particulier grâce à l'émergence d'une identité nationale proprement hongroise et au dynamisme de Pest. Cette ville où se concentraient journaux et imprimeries était devenue le principal foyer culturel du royaume. Souvent issue de la noblesse moyenne et participant au débat dans les diètes, l'élite culturelle agit presque immédiatement en tant que figure politique publique, médiatrice et actrice, conformément au rôle traditionnel de la nation juridique mais avec des instruments médiatiques nouveaux lui permettant de pénétrer la sphère publique. À cette occasion, les médias en langue hongroise furent à la fois des outils de pouvoir à l'intérieur de l'espace politique national, et des outils de contre-pouvoir face à la tutelle Habsbourg. L'élite nobiliaire dans son ensemble en fut profondément affectée.

Les particularités des élites hongroises, médiatiques et politiques, confirment-elles le système habermassien qui suppose, sur l'exemple anglais prétendument « idéal », une autonomie du champ médiatique par rapport au champ politique ? Nous nous proposons ici de mettre en évidence les liens entre la première généralisation de l'usage des médias et l'évolution de l'identité élitaine en Hongrie, ainsi que leurs conséquences sur la sphère publique de ce pays.

Nous chercherons d'abord à souligner les analogies et divergences du modèle hongrois traditionnel par rapport aux propositions de Jürgen Habermas liant sphère publique, rôle des médias et prise de décision politique. Notre étude s'attachera ensuite à l'évolution de l'outil médiatique à la

4 Sur cette période et le spectre politique hongrois pendant l'ère révolutionnaire, ainsi que sur les controverses historiographiques suscitées par ces questions, voir notre article : Aubert Mathieu, « Retour en Pannonie, la proclamation de Napoléon à la nation hongroise (1809) », in Dessberg Frédéric et Schnakenbourg Éric (éd.), *Les horizons extérieurs de la diplomatie française*, Bruxelles, P.I.E., Peter Lang, 2011, p. 107-109.

5 À ce sujet, consulter en particulier Kecskeméti Charles, *la Hongrie et le réformisme libéral, problèmes politiques et sociaux, (1790-1848)*, Rome, Il centro di ricerca, 1989, et le chapitre introductif de Rill Robert et Zellenberg Ulrich E. (éd.), *Konservatismus in Österreich. Strömungen, Ideen, Personen und Vereinigungen von den Anfängen bis Heute*, Graz, Stocker, 1999.

fin du XVIII^e siècle, avant d'analyser les mutations du groupe élitair hongrois durant l'ère des Réformes et l'éventuelle distinction entre élites médiatiques et politiques.

Habermas à l'épreuve de la Hongrie : émergence de la sphère publique et généralisation des médias

Le concept d'opinion publique constitue un objet historiographique majeur⁶. La publication en 1962 de l'ouvrage de Jürgen Habermas peut être perçue *a posteriori* comme un acte fondateur de cette réflexion, ininterrompue depuis, relancée en particulier par sa traduction anglaise en 1989⁷. Cette réflexion s'articule autour des notions de sphère publique, de légitimité de la prise de décision politique et de publicité (*Öffentlichkeit*) et se révèle inséparable de la notion de « modernité » en sciences sociales⁸. Pour le philosophe allemand, c'est le principe de publicité qui permettrait le bon fonctionnement d'une démocratie délibérative moderne, un système qui se serait imposé en Angleterre au début du XIX^e siècle à la suite d'une longue maturation. En élaborant sa généalogie, Habermas met en opposition le modèle décisionniste et le modèle délibératif qui lui aurait succédé, sur le plan des pratiques amenant à la prise de décision politique.

Pour le premier, la source de la décision suffirait à en garantir la légitimité. C'est le modèle des monarchies absolutistes, au sein desquelles la souveraineté, expression du pouvoir légitime, émanerait du sommet de l'édifice social et politique, en la personne du Roi. Le second système ne rendrait quant à lui une décision légitime que si la discussion qui y mène l'est également. Le débat public, « principe de légitimité relayé par l'espace public », y est donc essentiel et donne à cet espace un « pouvoir d'assègement permanent ». Les protagonistes du système de décision, les élites politiques principalement, sont continuellement exposés, à la fois acteurs et cibles de cet assègement. Ils doivent se soumettre à l'*Öffentlichkeit* selon les moyens médiatiques et matériels du temps. L'originalité du début du XIX^e siècle réside dans la généralisation assez rapide de la chose écrite (presse et édition) comme support de cet *Öffentlichkeit*, média entre les élites politiques et un public supposé de plus en plus large.

Ce processus habermassien s'inscrit dans le temps long mais connaît une nette accélération à l'époque qui nous intéresse. Il s'inspire de l'exemple britannique tel qu'il a pu être idéalisé :

6 En témoigne la parution récente du recueil : Bély Lucien (éd.), *L'opinion publique en Europe, 1600-1800*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011.

7 Habermas Jürgen, *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, Luchterhand, Neuwied, 1962. Pour la traduction anglaise : *The Structural Transformation of the Public Sphere*, Cambridge, Polity, 1989. Pour les passages en français, nous nous appuyons sur l'édition : *L'Espace public*, Paris, Payot 1997.

8 Habermas Jürgen, *Der philosophische Diskurs der Moderne*, Francfort, 1985.

« Une sphère publique assumant des fonctions politiques apparaît tout d'abord en Angleterre au tournant du XVII^e siècle. Certaines forces sociales qui veulent être en mesure d'influencer les décisions du pouvoir font appel à un public qui fait usage de sa raison, afin de légitimer devant ce nouveau forum certaines de leurs exigences. Cette pratique a pour corollaire la formation d'un Parlement moderne à partir de l'assemblée des états ; ce processus s'étend tout au long du siècle.⁹ »

Cette réflexion concerne donc les pratiques liées à l'élaboration des décisions politiques, les lieux de la souveraineté et les institutions chargées de les légitimer. Le rôle des médias consisterait alors à faire matériellement et intellectuellement le lien entre « opinion publique » et élites politiques, mais nécessiterait idéalement une autonomie relative du champ médiatique vis-à-vis du champ politique, et la constitution d'élites médiatiques distinctes des élites politiques traditionnelles, s'appuyant sur l'émergence et l'affirmation de nouveaux groupes sociaux.

Ce processus théorique idéal connu de fréquentes remises en cause, y compris au sujet du modèle anglais¹⁰. Les critiques ont en particulier porté sur la composition sociale de l'opinion publique¹¹, la précocité des moyens permettant son émergence et l'inadéquation entre ce modèle et des espaces « autres », sans qu'on tente pour autant d'en relever la dimension opérante¹². Nous nous proposons ici de confronter ce processus à l'exemple hongrois.

Plusieurs des précédentes assertions semblent trouver écho dans la situation de la nation juridique hongroise à l'époque moderne, ainsi que dans les débats historiographiques bien connus portant sur les institutions soutenant ce système politique et sur la composition des élites nobiliaires.

L'espace politique hongrois, sous domination Habsbourg mais bénéficiant d'une certaine autonomie en fonction des circonstances et de la fréquence des diètes, paraît en effet relever des deux modèles opposés par Habermas : le modèle décisionniste et le modèle délibératif. Alors que dans le cas anglais, ces systèmes

9 Habermas Jürgen, *L'Espace public*, p. 67.

10 Ces critiques furent d'ailleurs reconnues et discutées par Habermas lui-même. Voir à ce sujet la synthèse de Jean-François Dunyach, « Opinion publique et politique en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle, petit parcours historiographique d'une notion », in Bély Lucien (éd.), *op. cit.*, p. 145-160, ainsi que l'introduction de cet ouvrage par Daniel Roche : « L'opinion publique a-t-elle une histoire ? », p. 9-36.

11 Jürgen Habermas estime initialement que la sphère publique ne peut être qu'universelle, réfutant toute exclusion sociale. Or, l'exemple idéal anglais montre bien des lacunes à ce niveau, y compris en plein XIX^e siècle.

12 Le lien est parfois fait entre des institutions anglaises qui dès le XVII^e siècle donnent la parole à une nation politique assez large et l'existence, ailleurs, des États, des Cortès ou des diètes. Mais cet « ailleurs » n'est finalement que rarement analysé, sinon de manière très synthétique. Voir à ce sujet l'analyse des pratiques nobiliaires dans le croissant nobiliaire chez Jean Meyer, *Noblesse et pouvoir dans l'Europe d'Ancien Régime*, Paris, Hachette, 1973.

se succèdent, le second s'imposant au premier, l'espace hongrois montre leur superposition concomitante, ou plutôt leur articulation. Traditionnellement, la nation juridique hongroise, strictement nobiliaire, reposait sur des institutions pré-délibératives. Un corps social assez large¹³ participait théoriquement à l'élaboration des décisions politiques, depuis le niveau local jusqu'au cadre national¹⁴, par le biais de différentes assemblées représentatives. Le jeu de l'opinion importait déjà dans ce cadre restreint, comme le montrèrent par exemple les précautions du prince François II Rakóczi au début du XVIII^e siècle, pendant la Guerre d'Indépendance hongroise, quand se posa la question de la déchéance des Habsbourg¹⁵. Le prince se soumettait à cette occasion au « pouvoir d'assègement » du groupe nobiliaire hongrois, via les diètes. Tous les éléments constitutifs du système délibératif habermassien semblent alors réunis. Notons cependant qu'une partie seulement de la nation politique hongroise participa à ces débats. Certains comitats fidèles à la dynastie refusèrent d'y participer, estimant ces assemblées illégitimes. Par ailleurs, comme souvent, la petite noblesse se retrouvait éloignée de ces décisions pour des raisons matérielles. De plus, l'*Öffentlichkeit* ne disposait pas à l'époque de vecteurs de diffusion de masse, malgré l'emploi limité de gazettes tel le *Mercurius Hungaricus*, en latin : la médiatisation se fit avant tout par l'oral, par la correspondance écrite et par l'activation de réseaux de fidélité anciens¹⁶. La situation de crise impliquait enfin des pratiques politiques exceptionnelles, libérées du carcan de la domination viennoise.

Cette dernière constituait la norme depuis le XVI^e siècle et les diètes ne purent en général avoir lieu qu'avec l'approbation du souverain autrichien. Par ailleurs, le rôle même des diètes évolua : le pouvoir législatif de l'assemblée hongroise se résuma souvent à un simple enregistrement des volontés royales, émises depuis Vienne¹⁷. Tout au plus l'action politique de la nation nobiliaire se limitait-elle à des demandes (*supplicationes* ou *postulata*) ou des doléances (*gravamina*)¹⁸. Le débat portait donc sur la teneur de ces demandes ou sur la nature de décisions imposées par le souverain, légitimées par sa seule

13 François Cadilhon dénombre ainsi ce corps social et politique au XVIII^e siècle : environ 200 familles de la haute aristocratie, 10 000 membres de la moyenne noblesse, et plus de 400 000 petits nobles, parfois très pauvres, ne pouvant *ipso facto* participer à la vie politique du pays qu'au niveau local.

14 Voir Meyer Jean, *op. cit.*, p. 109.

15 Voir à ce sujet notre article : Aubert Mathieu, « Une nouvelle alliance de revers : la mission du marquis des Alleurs auprès du prince François II Rakóczi », in Chaline Olivier, Dumanowski Jaroslaw et Figeac Michel (éd.), *Le rayonnement français en Europe centrale*, Pessac, MSHA, 2009, p. 27.

16 La volonté de rattraper un certain retard technique resterait par la suite une des principales motivations et sources de revendications des réformateurs hongrois. Voir à ce sujet Andics Erzsebet, *Széchenyi and Metternich*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1975.

17 À ce sujet, voir Béranger Jean et Kecskeméti Charles, *op. cit.*, p. 45-48.

18 *Ibid.*, p. 40.

personne. Le système délibératif était donc soumis au système décisionniste qui dominait la vie politique hongroise depuis Vienne. L'espace politique hongrois était ainsi celui d'une double souveraineté, d'un compromis permanent entre deux entités législatives, un souverain le plus souvent décisionnaire et une assemblée qui ne songeait souvent qu'à préserver des privilèges anciens, profitant des périodes de faiblesse du pouvoir central pour prendre quelques initiatives¹⁹. Un pouvoir législatif plus efficace ne se retrouvait finalement qu'au niveau local, par le biais des diétines.

Le schéma institutionnel hongrois ne correspond pas précisément aux théories de Jürgen Habermas, mais ces dernières offrent néanmoins des outils pertinents pour l'étude des rapports entre Vienne et la Hongrie et l'analyse d'une sphère publique originale et tronquée, puisque limitée par le nombre de personnes concernées et par la faiblesse, jusqu'au début du XIX^e siècle, des moyens techniques supports de l'*Öffentlichkeit*. Cette analyse stimulante rejoint et semble dépasser des débats historiographiques plus anciens, autour de l'existence d'un modèle de développement hongrois singulier²⁰. Les constats sur le retard technique et institutionnel reprennent presque terme à terme les critères d'opposition entre la théorie de la modernisation et celle du sous-développement et de la dépendance, les deux grands paradigmes ayant irrigué les sciences sociales hongroises depuis une cinquantaine d'années²¹.

Si les divergences sont nombreuses, les analogies du système hongrois avec le modèle habermassien semblent opérantes et permettent de qualifier l'espace politique des diètes comme un espace pré-délibératif, quoique fluctuant, contraint et même inachevé, construit autour d'une « sphère publique » limitée à la nation nobiliaire, donc incomplète. Les évolutions sociales, culturelles et techniques de la fin du XVIII^e siècle, en repoussant les limites de cette sphère publique, firent des stratégies médiatiques un enjeu majeur pour les élites politiques...

19 En particulier les successions, sur un trône théoriquement électif. *Ibid.*, p. 20.

20 Voir par exemple Schwarcz Gyula, *Adalék a Magyar állampolgári társadalom egységes természetéhez* (Contribution à la théorie de la nature singulière de la société civile hongroise), Budapest, 1889, p. 28 et suivantes. Ces questionnements allèrent parfois jusqu'à la négation de l'existence de la société hongroise et de son espace public. Voir Concha Győző, « Van-e magyar társadalom ? Nincs » (Existe-t-il une société hongroise ? Non, il n'en existe pas), in *Hatvan év tudományos mozgalmi között. Összeegyűstött értekezései és bírálati* (Au milieu de soixante années d'avancées scientifiques : mélange d'essais et de critiques), Budapest, 1935, p. 648. L'auteur y met en doute la séparation entre État et société avant 1849, c'est-à-dire avant la période la plus arbitraire de la domination autrichienne. Les traductions des titres hongrois sont de notre fait.

21 La première cherche à définir les critères de la modernité au sein d'une société dite traditionnelle, dans une perspective holiste. La seconde analyse la situation hongroise à l'intérieur de l'espace Habsbourg et ses capacités d'intégration interne, en parallèle aux problématiques sur les pouvoirs centraux et les pouvoirs locaux. Pour une synthèse historiographique, voir Gyáni Gábor, Kövér György et Valuch Tibor, *Social History of Hungary from the Reform Era to the End of the Twentieth Century*, New York, Columbia University Press, 2004, p. 4-19.

Les prémices du changement : les élites intellectuelles et médiatiques à la fin du XVIII^e siècle

L'historiographie marxiste s'est longtemps concentrée sur la dimension économique des élites nationales, autour du constat de la prédominance nobiliaire et de l'absence du groupe bourgeois en Hongrie, une lacune sociale renforcée par le faible développement urbain qui expliquerait un certain retard. Si cette lacune va à l'encontre de l'application stricte des théories d'Habermas, nous avons pu constater qu'elle ne les invalide pas pour autant. Le groupe nobiliaire qui constituait la nation politique hongroise était très hétérogène. Ce corps politique évoluait au sein d'un espace pré-délibératif, « lieu de discussion de la première modernité » pour reprendre les mots de Daniel Roche, permettant l'exercice d'une « raison critique » irriguée dès le XVIII^e siècle par des réseaux médiatiques permettant d'assurer une forme d'*Öffentlichkeit*. Si le XIX^e siècle connut un nouvel élan, l'édition imprimée était déjà solidement implantée en Hongrie au siècle précédent, puisqu'on dénombrait plus de 5 000 ouvrages publiés avant 1760 et quelque 10 000 autres jusque 1790, tandis que le premier dictionnaire littéraire de Péter Bod, paru en 1766, comptait plus de 500 écrivains hongrois²², généralement issus de la petite noblesse. Le fait marquant de la période fut le déclin progressif de l'emploi du latin et l'affirmation du hongrois comme langue littéraire, un des prémices du futur projet national. À cette production s'ajoutaient les publications étrangères acquises via des réseaux internationaux, parfois en défiant la censure imposée par le pouvoir central²³.

La presse elle aussi évolua tout au long du siècle : majoritairement publiée en latin et en allemand (par exemple le *Pressburger Zeitung*, à partir de 1764), elle fit place à des titres en hongrois sous le règne de Joseph II. Le *Magyar Hírmondó* (Nouvelliste hongrois) fut créé en 1780 à Presbourg par le pasteur luthérien Mátyás Rát et imprimé dans les ateliers de Ferenc Ágoston Patzkó. Centré sur les nouvelles et faits divers mais ouvert aussi à l'économie et aux statistiques, il put compter sur des collaborateurs de talent tels Sámuel Gyarmathi et surtout Sándor Szacsvey (1752-1815), une figure majeure de la presse hongroise. Cette expérience prit fin en 1788, quand Patzkó s'installait à Pest, reprenait l'imprimerie fondée en 1756 par Ferenc Antal Eitzenberg et tentait de lancer l'équivalent local du *Hírmondó*, le *Magyar Merkurius*. Cette tentative se solda par un échec cuisant : la majeure partie des marchands et bourgeois de cette ville en pleine expansion parlaient allemand et n'entendaient rien au hongrois. Le second journal publié dans cette langue fut le *Magyar*

22 Molnár Miklós, *Histoire de la Hongrie*, Paris, Perrin, Tempus, 2004, p. 210.

23 À ce sujet, voir Ring Eva, « la librairie austro-hongroise », in Michon Jacques et Mollier Jean-Yves (éd.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université de Laval, 2001, p. 143-156.

Kurir (Courrier magyar). Fondé en 1786 à l'initiative de Szacsvey et de Dániel Tállyai, à Vienne où résidaient de nombreux aristocrates hongrois, il était complété par une version en langue allemande à Presbourg, le *Pressburger Merkur*. Ses concepteurs avaient même prévu la publication d'une version slovaque, le *Presspurské Noviny*, finalement abandonnée. À partir de 1787, ce journal fut accompagné du *Magyar Múzsza*, cahier dans lequel étaient réunis articles scientifiques et littéraires. Le fond du journal reposait sur les nouvelles et faits divers, mais également sur l'analyse des événements politiques, parfois traités par Szacsvey de manière satirique, ou sur la traduction en hongrois des décrets ecclésiastiques et impériaux. Ce journal moderne, vecteur d'une information critique, semblait réunir les critères retenus par Habermas pour caractériser l'*Öffentlichkeit*. Malgré son ton acerbe, il put compter sur la protection de l'empereur qui y voyait un utile relais de ses idéaux politiques. Joseph II décédé, Tállyai fut contraint d'exclure Szacsvey en 1792 car celui-ci s'était montré trop critique à l'égard de personnes d'influence. La publication se poursuivit jusqu'en 1834, mais avait entre-temps abandonné son ton mordant et son originalité... Néanmoins, l'apparition de ce type de presse en langue hongroise constituait une inflexion notable dans l'espace médiatique. Elle annonçait les débats politiques et économiques des années 1830 et 1840 et semblait accompagner la lente transformation d'une identité nationale traditionnelle et juridique en une autre plus moderne, établie sur la langue, les considérations politiques et sociales et la question ethnique. Par ailleurs, l'exemple du *Magyar Kurir* indiquait la volonté de certaines élites médiatiques d'informer un public de plus en plus large : la grande masse des nobles évidemment, mais aussi les paysans aisés ou la très minoritaire bourgeoisie urbaine germanophone, vouée à prendre son essor dans les décennies suivantes²⁴.

Les protagonistes de ces entreprises de presse étaient le plus souvent issus de la petite et moyenne noblesse, de familles peu fortunées incitant leurs rejetons à rechercher une profession liée au droit ou à l'écriture, conformément à une éducation reçue dans les collèges, lycées, universités et institutions religieuses de Sopron, Debrecen, Presbourg ou d'ailleurs. D'autres, comme Patzkó, appartenaient à cette bourgeoisie embryonnaire où était cultivé un certain esprit d'entreprise. Si la personnalité exemplaire de Szacsvey, premier publiciste hongrois, reconnu et engagé politiquement, semble occulter celle des autres, tous représentaient un nouveau type d'acteur de la sphère publique : ils n'étaient pas forcément favorables aux idées modernes, mais se passionnaient pour les débats, justifications et prises de décisions qui les accompagnaient et assuraient leur diffusion auprès d'un public plus large. C'est en ce sens qu'ils assumèrent le rôle d'élites médiatiques.

24 Gyáni Gábor, « The Elites », in Gyáni Gábor, Kövér György et Valuch Tibor, *op. cit.*, p. 333-335.

D'autres élites culturelles se manifestèrent à la même période, intéressées par des questions proches mais avec des pratiques différentes. Les élites traditionnelles influencées par les idées des Lumières, en particulier les jeunes magnats réunis à Vienne au sein du Theresianum ou de la Garde du Corps hongroise, furent précocement les acteurs de la création d'une littérature en langue hongroise et de sa normalisation²⁵. En liant les enjeux linguistiques, ethniques et politiques, les réflexions sur la nature et la fonction des langues nationales furent des étapes décisives de la transformation des identités en Europe centrale et orientale²⁶ et permirent d'envisager un corps national et politique plus large échappant au carcan juridique. À l'image d'un Ferenc Széchenyi, la plus haute noblesse investit d'ailleurs dans une forme de mécénat patriotique, comme en témoignent les fondations de la Bibliothèque nationale et du Musée national hongrois en 1802.

Cependant, par sa composition et ses prérogatives, ce groupe social ne put s'apparenter à une véritable élite médiatique, ni même à une intelligentsia. Celle-ci apparut après l'échec des Jacobins hongrois en 1793 et la dure répression qu'ils subirent jusqu'en 1795. Héritière confidentielle de ce mouvement, cette intelligentsia était composée de survivants, tel Ferenc Kazinczi, « dictateur » des Lettres hongroises, et de membres issus de milieux sociaux proches : une petite ou moyenne noblesse cultivée, travaillant souvent au sein de l'appareil administratif local et assimilée par l'historiographie marxiste à une « petite noblesse poussée par les circonstances à remplir le rôle d'une bourgeoisie "manquante à l'appel" en raison de sa faiblesse et de l'origine allemande de sa majorité »²⁷. Très minoritaire et désorganisée, elle plaçait au-dessus de toute autre cause la fin du régime féodal, anticipant là encore les tentatives libérales du XIX^e siècle.

À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles se distinguaient donc trois types d'élites culturelles. Seul le premier put valablement jouer le rôle d'élite médiatique. Sensiblement distincts, ces groupes ne s'excluaient pas pour autant : les points de rencontres étaient nombreux. Les lieux de sociabilité permettaient ainsi une certaine mixité dans les centres urbains (cabinets de lecture, clubs de réflexion) ou dans les loges maçonniques²⁸. Par ailleurs, mis à part

25 Voir Evans Robert John Weston, « The Politics of Language and the Languages of Politics: Latin and the vernaculars in eighteenth-century Hungary », in *Cultures of Power in Europe during the Long Eighteenth Century*, Cambridge, Hamish Scott and Brendan Simms (éd.), 2007, p. 200-224.

26 Pour le cas tchèque, on se reportera à l'article de LeCaine Agnew Hugh, « Noble *Natio* and Modern Nation: The Czech Case », *Austrian History Yearbook*, 23, 1992, p. 50-71. Pour la nation hongroise, voir Péter László, « Language, the Constitution and the Past in Hungarian Nationalism », in Robertson Ritchie et Timms Edward (éd.), *The Habsburg legacy: national identity in historical perspective*, Edimbourg, Edward Timms (éd.), 1994.

27 Molnar Miklos, *op. cit.*, p. 220.

28 Balázs Eva H., *Hungary and the Habsburgs, 1765-1800, An Experiment in Enlightened Absolutism*, Budapest, Central European University Press, 1997, p. 33-42 et p. 270-279.

les magnats, la composition sociale de ces élites était relativement homogène ; souvent issues de la petite et moyenne noblesse, peu fortunées, elles avaient naturellement été amenées à trouver un emploi dans l'administration ou la presse, après avoir été éduquées et formées dans les mêmes institutions. Enfin, du fait de leur appartenance sociale, toutes participaient de près ou de loin à la vie politique du pays, jusque dans les diètes²⁹. Elles n'y possédaient évidemment pas le même poids politique et étaient soumises à des intérêts divergents, mais cet espace de débats, leur permettait de parler un même langage lié à leur outillage intellectuel, d'y mêler idées et objectifs et de manier des concepts communs, en particulier autour de la nature de la nation hongroise et de la défense d'une identité propre, individuelle et collective³⁰. Pour la majeure partie de la petite et moyenne noblesse, cette évolution s'accompagnait d'une hostilité accentuée à l'encontre de la dynastie malgré les protestations de fidélité : les griefs exprimés par les *gravamina* s'accumulaient. Alors que la Diète n'était plus convoquée depuis 1812 et que les plus puissants magnats trouvaient une place dans l'appareil viennois, c'est la base du corps politique hongrois qui contraignit le roi à convoquer une diète nationale en 1825. Derrière les traditionnelles doléances, des revendications culturelles et économiques plus modernes, de nature libérale, s'imposèrent rapidement, permettant au pays d'entrer dans l'ère des Réformes. Malgré l'élargissement progressif de la sphère publique hongroise, la noblesse resta le moteur des initiatives politiques³¹. Les élites hongroises, politiques et culturelles, avaient néanmoins entamé une transformation sensible et offraient un panel plus varié qu'au siècle précédent³².

Les élites hongroises durant l'ère des Réformes : élites politiques, élites médiatiques

Le premier tiers du XIX^e siècle vit donc se déployer des forces culturelles neuves au sein de l'espace politique hongrois, s'appuyant sur une sphère publique plus large, en cours de structuration, et affirmant une défiance plus

29 Voir Kövér György, « Participation and Power », in Gyáni Gábor, Kövér György et Valuch Tibor, *op. cit.*, p. 153-168. Pour un spectre politique des diètes du début du XIX^e siècle, au sein desquelles l'auteur détermine trois variantes qui recourent en partie notre typologie, voir : Kosáry Domokos, *Napoléon et la Hongrie*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1979, p. 13-14.

30 Barany George, « From Fidelity to the Habsburgs to Loyalty to the Nation: The Changing Role of the Hungarian Aristocracy before 1848 », *Austrian History Yearbook*, 23, 1992, p. 36-49.

31 Kövér György, *art. cit.*, p. 167.

32 Voir l'introduction de l'ouvrage de Lengyel György, *A multipozicionális gazdasági elit a két világháború között (Fejezetek egy történet-szociológiai kutatásból)* (L'élite économique multi-positionnelle pendant la période de l'Entre-deux guerres : chapitres tirés d'une recherche historique et sociologique), Budapest, ELTE Szociológiai-Szociálpolitikai Intézet, 1993.

marquée envers le pouvoir central viennois³³. L'opposition entre un espace délibératif en quête d'autonomie et un pouvoir décisionniste extérieur paraît valable quoique simpliste. La sphère publique hongroise était encore éloignée du modèle mature décrit par Habermas. De plus, « l'opinion publique » au sein même du corps politique magyar n'était pas homogène, et certaines élites conservatrices défendaient encore les conceptions juridiques anciennes. Enfin, le compromis fluctuant qui avait jusqu'ici marqué les rapports entre la dynastie et la nation nobiliaire suivait son cours : le pouvoir central ne se cantonnait pas à une opposition irraisonnée³⁴ et poursuivait l'intégration des élites traditionnelles en octroyant des postes prestigieux ou des commissions *ad hoc*³⁵.

La multiplication des publications à vocation strictement politique permit néanmoins aux élites politiques et culturelles hongroises d'imposer les termes de leurs idées et de radicaliser le débat, grâce à une base de lecteurs toujours plus importante³⁶. Les moyens de production et de diffusion médiatique profitèrent de l'enrichissement et de l'esprit d'entreprise d'une partie de la petite et moyenne noblesse, grâce au relatif essor économique provoqué par les guerres napoléoniennes et l'effort qu'elles avaient nécessité, malgré la récession qui avait suivi³⁷. Par ailleurs, la carte politique du pays était redessinée par la croissance de Pest qui concentrait théâtres, imprimeries et journaux au détriment de Presbourg où se maintint la Diète jusqu'en 1848. Ce nouveau cœur économique et culturel était ouvert, dynamique et ethniquement varié. Il tirait partie d'un contexte favorable et des investissements locaux des magnats³⁸. Il était surtout le symbole des aspirations nouvelles d'une société civile qui ne se limitait plus à la nation juridique traditionnelle, rejoignant les vœux de Ferenc Kölcsey pour la participation de tous à la Diète : « il faut obtenir que le peuple des contribuables pénétre les murs de la constitution pour qu'au lieu de 700 000 privilégiés, dix millions de personnes la considèrent comme la leur ».

La première moitié du XIX^e siècle vit aussi l'apparition de figures nationales de premier plan, souvent issues de la moyenne noblesse, qui parvinrent grâce aux outils médiatiques à acquérir un poids politique égal à celui des plus puissants magnats, en mêlant deux domaines censément distincts. Certains

33 Pour une synthèse claire de cette transition, voir Csáki Moritz, *Von der Aufklärung zum Liberalismus, Studien zum Frühliberalismus in Ungarn*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1981, p. 235-246.

34 Voir à ce sujet l'introduction de la somme de Andics Erzsebet, *Metternich und die Frage Ungarns*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1973, p. 5-11.

35 Andics Erzsebet, *Széchenyi and Metternich*, p. 4.

36 En témoigne aussi la participation accrue aux clubs de lecture et aux sociétés d'encouragement des citoyens, plus de 250 à vocations diverses en 1840 dans le pays. Par ailleurs, les années 1830-1840 représentent un âge d'or patriotique littéraire et théâtral, comme le montre l'ouverture du premier théâtre permanent à Pest en 1837 ou le succès de l'opéra national *Bánk Bán* en 1839.

37 Molnar Miklos, *op. cit.*, p. 227 et p. 238-240.

38 Cadilhon François, *op. cit.*, p. 149-150.

s'en tinrent à des pratiques héritées du siècle des Lumières, à l'image d'un Deák (1803-1876) exprimant ses réflexions sur l'égalité devant la loi, l'abolition du servage ou la fin de la peine de mort pour des cercles assez restreints. D'autres prirent l'initiative de s'adresser à l'ensemble du corps politique hongrois, grâce à la parution massive d'écrits politiques. Le comte István Széchenyi (1791-1860) tenta ainsi de convaincre les plus réfractaires de ses opposants politiques. S'inspirant du modèle social anglais, il formalisa les principes du mouvement réformiste grâce à des ouvrages fondateurs tels que *Hitel* (le Crédit, 1830)³⁹, *Világ* (le Monde, 1831)⁴⁰ ou *Stadium* (l'État, 1833), véritable programme politique. Il s'appuya sur des institutions telles que le Casino National fondé en 1827, profita de l'anglomanie ambiante et de la prestigieuse image de son père afin d'imposer à la diète les termes chers au courant libéral. Il toucha ainsi une large part de la nation nobiliaire hongroise, diffusant des idées modernes au sein d'un corps politique limité. Plus radical par ses idées et par ses pratiques, Lajos Kossuth (1802-1894) représenta un nouveau type d'homme politique et médiatique. Issu de la petite noblesse, avocat et brillant orateur, il se fit remarquer dès 1825 grâce à ses comptes rendus épistolaires des séances de la diète, copiés et largement diffusés⁴¹, puis organisés dans une gazette parlementaire (*Országgyűlési tudósítások*) qui permit à ceux qui n'y étaient pas conviés de s'intéresser aux délibérations des institutions décisionnelles. La popularité des informations diétales fut suivie de la parution des informations municipales qui relayaient les débats des comitats, une fois la diète nationale terminée. Ces publications permirent d'élargir considérablement la sphère publique et de permettre à la société civile d'exercer une forme de contrôle sur les prises de décisions politiques. Ce mouvement se poursuivit après 1835, quand les changements politiques poussèrent le pouvoir viennois à rétablir son autorité en Hongrie. Kossuth fut arrêté, comme d'autres figures de l'opposition, mais finalement libéré à la demande de la diète qui suivit. Vienne tenta alors de l'utiliser en le plaçant à la tête d'un journal modéré, en langue hongroise, le *Pesti Hírlap* (Gazette de Pest) fondé en 1841. Cette publication devint rapidement l'organe officiel de l'opposition radicale, avec les collaborations de Sándor Petőfi ou de Mihály Vörösmarty. S'adressant entre autres à la noblesse, la ligne éditoriale visait à la convaincre de la neces-

39 Cet ouvrage constatait l'archaïsme du système économique hongrois et préconisait l'aliénation des biens nobles pour créer du capital et encourager l'investissement par les prêts.

40 Széchenyi proposait l'abolition du servage afin de permettre à la noblesse hongroise d'abandonner toute frilosité et de mettre en branle la modernisation agricole et le développement des transports.

41 Voir à ce sujet l'article à paraître de Majoros István, « Les questions de la modernisation économique et politique dans la correspondance de Lajos Kossuth dans les années 1830-1840 », in Cadilhon François, Figeac Michel et Lemaire Caroline (éd.), *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale, 1648-1848*, actes du colloque tenu à Bordeaux 3 les 24 et 25 novembre 2011.

sité d'abandonner les privilèges féodaux et de concilier ses intérêts avec ceux du petit peuple afin de pouvoir survivre politiquement. Ces discours pour le moins abrupts n'empêchèrent pas Kossuth d'être à nouveau élu à la dernière diète de Presbourg en tant que représentant du comitat de Pest, symbole du succès de ses idées auprès de différents groupes sociaux.

À divers degrés, la presse et l'édition furent donc des vecteurs du projet national et libéral durant l'ère des Réformes. Elles furent aussi un espace de lutte à l'intérieur même de l'opposition : à plusieurs reprises, Széchenyi définit le *Pesti Hírlap* comme l'organe du camp des extrémistes. En juin 1841, dans son *Kélet Nepe* (Peuple d'Orient), il s'en prit directement à Kossuth et à ses tentations révolutionnaires, remit en cause les projets de magyarisation des minorités et de participation politique des couches inférieures de la société ; il vit ainsi sa popularité décroître malgré la création en 1845 d'un vaste comité central d'opposition à la politique de Vienne, sous l'égide de Deák.

Le camp conservateur ne fut pas en reste. La haute noblesse pro-Habsbourg employa relativement peu la presse, n'y voyant pas de nécessité même si elle ne mésestimait pas son importance. Peu encline à suivre les modèles entrepreneuriaux dans ce domaine, elle ne pouvait concevoir les évolutions d'une sphère publique qui, à ses yeux, se limitait à ses égaux et à la seule part active de la nation nobiliaire. Si certains magnats s'y essayèrent, comme les comtes Dessewfi et Apponyi, ils furent surtout suppléés en cela par les publicistes conservateurs József Orosz et Lajos Pesti qui, dans le journal *Hírnök* (le Messenger), répondaient point par point aux assertions des libéraux. Ces initiatives furent d'ailleurs soutenues et même guidées de manière retorse par le pouvoir central et le prince Metternich⁴². Lors des élections de 1843, ce dernier décida ainsi de promouvoir deux journaux dont les noms rappelaient les œuvres de Széchenyi, *Nemzeti Újság* (le Journal du peuple) et *Világ* (le Monde), afin de contrer le succès grandissant du radical *Pesti Hírlap*. Ces publications hongroises visaient à relayer le discours viennois et à maintenir l'accommodement traditionnel qui réglait les rapports entre la dynastie et la nation nobiliaire, en lâchant du lest sur certains points (la tenue des Diètes en langue hongroise) afin de préserver l'essentiel (le maintien des tarifs douaniers au sein de la monarchie). Cette entreprise fut couronnée de succès puisqu'elle participa aux divisions des réformistes. Par ailleurs, des publications encouragées dans la langue des minorités, comme la *Gazeta de Transylvania*, attisèrent la défiance de celles-ci envers le mouvement hongrois. Si Metternich fut souvent considéré comme un réactionnaire borné, l'utilisation qu'il fit des outils médiatiques rend justice à une certaine compréhension des évolutions en cours⁴³, même si sa seule obsession était de sauver ce qui pouvait l'être.

42 Andics Erzsébet, *Széchenyi and Metternich*, p. 14.

43 À ce sujet, voir Buchmann Bertrand Michael, « Das Dilemma des Konservatismus in

Les acteurs politiques les moins sensibles aux aspirations de l'opinion publique n'hésitèrent donc pas à jouer avec elle, reconnaissant *ipso facto* son existence. Ce dernier constat rend bien compte de la lente maturation, sur plus d'un siècle, de l'espace politique hongrois et de l'évolution concomitante des médias jusqu'aux événements de 1848. Cette maturation ne se résuma pas à l'affirmation d'un système délibératif à la place d'un modèle traditionnel décisionniste, mais plutôt à la mutation irrégulière de ces deux structures articulées au sein de la monarchie Habsbourg, brutalement interrompue par le Printemps des Peuples. Malgré les vœux de Kőlcsey, la sphère publique hongroise ne parvint jamais à atteindre une ampleur suffisante pour correspondre au modèle habermassien, même quand elle parut s'émanciper de la tutelle viennoise. La noblesse magyare continua à jouer le rôle principal. Mais la généralisation de la presse et de l'édition, surtout après 1780, permit la structuration d'une opinion publique plus large qui influença les aspirations nationales et les pratiques politiques du XIX^e siècle, sans pour autant qu'il soit possible de distinguer une élite proprement médiatique, indépendante des élites politiques. En effet, la majorité des publicistes, journalistes, entrepreneurs ou écrivains, était partie prenante du système politique hongrois et participait aux débats permettant d'élaborer la décision, au même titre que les autres élites politiques. L'utilisation de la presse durant l'ère des Réformes permit surtout à des figures nouvelles, issues de la petite ou de la moyenne noblesse, d'acquérir une position éminente au sein de la nation nobiliaire, à l'image de Lajos Kossuth. Cette presse agit aussi comme le vecteur d'un nouveau langage, d'idées neuves qui continuèrent par la suite d'irriguer le langage politique hongrois. Elle fut donc à la fois un outil de pouvoir au sein de l'espace hongrois et de contre-pouvoir vis-à-vis de Vienne, avant que le parti Habsbourg ne réinvestisse l'espace hongrois en usant lui-même des médias. Ce processus se poursuivit au cours des « Ides de mars 1848 » et du conflit qui dura jusqu'en 1849. Le 11 avril 1848, la diète était dissoute et remplacée par une Assemblée nationale élue au suffrage direct par un corps électif plus ouvert que celui prévu par le *Reform Act* britannique en 1832. Les signes d'un changement définitif étaient nombreux. Petőfi, avant de mourir sur le champ de bataille de Segesvár, avait ainsi appelé les paysans à la défense nationale et à l'incorporation dans le *Honvéd*, à travers le *Journal des ouvriers* et le *Journal du 15 mars*. L'inflexion brutale imposée par la mise au pas qui suivit ne fut qu'une entrave éphémère à la structuration de la sphère publique hongroise : l'abolition du servage ne fut pas remise en cause, les débats continuèrent au sein d'une opinion qui s'exprimait ailleurs que dans les diètes, jusqu'au Compromis de 1867.

Mathieu Aubert

Université Bordeaux Montaigne
maubert11@gmail.com

Résumé

L'article traite de l'adéquation du modèle théorique établi par Jürgen Habermas au sujet de l'émergence d'une sphère publique autonome avec les réalités politiques et sociales hongroises des XVIII^e et XIX^e siècles. Si certains concepts du philosophe allemand semblent pertinents (diffusion des moyens techniques, dissociation des modèles décisionniste et délibératif pour la prise de décision politique, élargissement des groupes sociaux concernés par cette dernière), l'application du modèle dans son ensemble paraît plus incertaine. Ainsi, les subtilités du système politique hongrois, caractérisé par l'importance d'assemblées délibératives plus ou moins contraintes par le pouvoir viennois, s'accommodent mal de la généalogie du modèle habermassien. Par ailleurs, le rôle déterminant des élites nobiliaires traditionnelles dans les évolutions de la première moitié du XIX^e siècle remet en cause l'affirmation d'une élite médiatique indépendante des élites politiques, condition censément indispensable pour l'émergence de l'opinion publique habermassienne.

Mots-clés

Habermas, Hongrie, sphère publique, élites, médias, modernité.

Abstract

The article discusses the pertinence of the theoretical model suggested by Jürgen Habermas, about the emergence of an autonomous public sphere, confronted with the Hungarian political and social realities in the eighteenth and early nineteenth centuries. The German philosopher expressed some concepts which seem relevant (spread of technical process, dissociation of "decisionist-representational" and "deliberative-participatory" models for decision-making political process, expansion of social groups involved), but the application of the model as a whole appears less convincing. The intricacy of the Hungarian political system, characterized by the predominance of deliberative assemblies, more or less constrained by the Viennese central power, is ill-suited to the genealogy of the Habermasian model. Moreover, the role of traditional aristocratic elites in the developments of the first half of the nineteenth century, challenges the assertion of an independent media elite, supposedly essential for the emergence of Habermas' public sphere.

Keywords

Habermas, Hungary, public sphere, elites, media, modernity.